Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1993)

Heft: 3

Artikel: La pierre de Bourne : notes sur une recherche en cours

Autor: Kirby, Ian J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870506

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PIERRE DE BOURNE
NOTES SUR UNE RECHERCHE EN COURS

Cet article est la version révisée et augmentée d'une conférence que j'ai prononcée à l'Université de Lausanne le 29 janvier 1992 à propos de l'inscription de la «pierre de Bourne», placée aujourd'hui au Comptoir d'Echange d'Aptucxet, à Bourne dans le Massachusetts. Il retrace ma tentative de rétablir le texte original d'inscriptions qui ont été selon moi mal interprétées précédemment. J'aimerais démontrer que ce que l'on peut observer de nos jours est le fait de deux graveurs différents et que la plus importante (par sa longueur) des deux inscriptions pourrait être un mélange de lettres latines et de runes scandinaves. Cette démonstration comprend une comparaison avec d'autres inscriptions scandinaves médiévales telles qu'on les retrouve sur des pierres et d'autres objets, notamment des bracteates. Je désirerais également faire examiner la pierre par un archéologue, pour déterminer, si faire se peut, la date approximative de l'inscription.

Près de l'extrémité ouest du canal du Cap Cod et sur la commune de Bourne, se dresse un bâtiment érigé il y a un peu plus de soixante ans sur l'emplacement de ce qui fut le Comptoir d'Echange d'Aptucxet. Ce dernier avait été construit en 1627 pour faciliter le commerce entre les «Pères Fondateurs» de la nation américaine et les indigènes de la région, les Indiens Wampanoag. Le bâtiment actuel abrite un musée dont la fonction principale est de conserver le souvenir de la vie et des activités des peuples qui se sont rencontrés en ce lieu. Mais il abrite également un bloc de granite rose mesurant entre 115 et 122 cm de long, pour 35 et 45 cm de large et d'une épaisseur de 9 à 15 cm (Figure). L'une des deux faces principales de ce bloc porte un certain nombre de symboles gravés par l'homme. Quatre d'entre eux, d'une hauteur de 7 à 10 cm, se trouvent plus ou moins au milieu de la face, et ont été diversement «identifiés» comme des

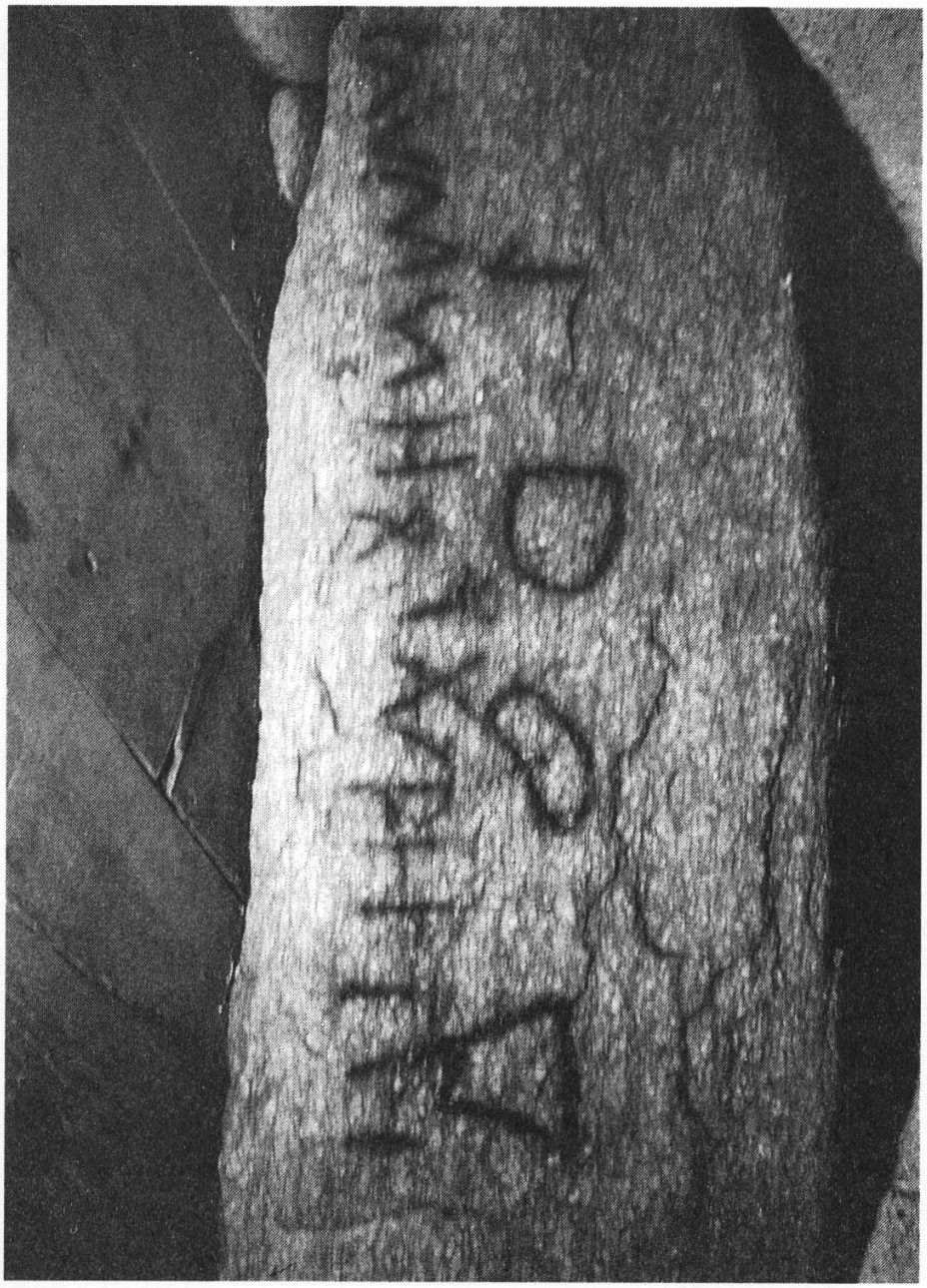

Figure : La pierre de Bourne

pictogrammes indiens et d'anciens caractères ibériques ; du premier en partant de la gauche, on a dit qu'il s'agissait d'un signe runique. En dessous, commençant tout à gauche et traversant le bloc sur près des trois quarts de sa longueur, se trouve une autre série de symboles d'une hauteur allant de 5 à 7 cm qui pourraient bien appartenir à une seule et même inscription. (A partir de la moitié, les signes ont été taillés un peu plus haut à cause de l'état de la roche qui ne permettait pas au graveur de continuer sur la même ligne.) Mon intérêt se portera sur cette série de signes située en bas car certains d'entre eux ressemblent beaucoup à des runes scandinaves.

Le bloc, que j'appelerai la pierre de Bourne, se trouve dans le Comptoir d'Echange d'Aptucxet depuis 1930. Avant cette date, son histoire est incertaine. La conservatrice actuelle du Musée Historique de Bourne affirme que son grand-père, Nathan Bourne Hartford, disait s'être penché et interrogé sur ces signes dans les années 1860. Selon une tradition orale, le bloc aurait été utilisé auparavant comme pas de porte d'une église de mission, peut-être celle construite à Bournedale en 1687-88 par l'entremise d'un certain capitaine Thomas Tupper et avec l'appui financier du juge Samuel Sewall, impliqué par ailleurs dans les procès en sorcellerie de Salem. De plus, toujours selon cette tradition, quand cette église fut reconstruite et le bloc réutilisé pour le même usage, mais cette fois retourné, avec les symboles visibles, les «Indiens» refusèrent de marcher dessus à cause du respect qu'ils leur vouaient. Le problème prit apparemment fin quand la pierre fut à nouveau retournée. La valeur d'une telle indication est bien sûr sujette à caution : il n'y a pas lieu, semble-t-il, de douter de l'existence de tout ou partie de l'inscription avant 1860. Pourtant, le journal de Samuel Sewall[1] ne mentionne que très brièvement la construction du bâtiment ; il reste donc à vérifier s'il existe d'autres documents écrits plus circonstanciés qui pourraient apporter des indications solides, historiques ou autres, pour certifier l'existence de l'inscription à une date antérieure à 1860.

L'importance potentielle de cette inscription pour l'histoire de la Nouvelle-Angleterre est énorme. Dans les années soixante, en se basant sur des informations contenues dans deux sagas nor-

---

1. *The Diary of Samuel Sewall,* éd. M. Halsley Thomas, New York: Strauss and Giroux, 1973, vol. I, p. 165.

diques, Helge et Anne-Stine Ingstad ont identifié les vestiges d'un campement nordique près de la pointe nord-ouest de Terre-Neuve, au Canada. Ils démontraient ainsi à la satisfaction de tous — hormis quelques preux chevaliers de la cause colombienne — que les Vikings avaient atteint le Nouveau Monde autour de l'an mille. La question principale qui s'est posée pendant ce dernier quart de siècle est de savoir jusqu'où ils ont poussé leur voyage vers le sud. Le Cap Cod est un territoire qui a souvent été associé à la présence de ces explorateurs : on a pensé que les splendides plages de la côte est du cap pourraient être les *furthustrandir,* «les sables merveilleux», évoqués dans une des sagas. Toutefois, cette indication, comme d'autres — moins convaincantes —, ne saurait être considérée comme une preuve. Bien qu'il y ait toutes les raisons de penser que les navigateurs nordiques pourraient avoir abordé au Cap Cod, il n'y a, pour l'instant, aucune preuve. Par conséquent, la découverte d'une inscription runique médiévale d'origine nordique serait de toute première importance pour déterminer que les hommes du Nord ont effectivement atteint ces terres.

Mon intérêt pour la pierre de Bourne fut presque le fruit du hasard. Il y a de cela quelques étés, j'ai visité le Musée de Lerwick, dans les Shetlands, et j'y ai examiné deux morceaux de grès avec ce qui était très clairement des fragments de deux inscriptions runiques indépendantes. Le premier avait été transcrit et enregistré dans une bibliographie relative aux inscriptions runiques dans les îles Britanniques. Quant au second, il avait été légué au musée en 1965 à la mort de son propriétaire, et était resté là à l'insu des runologues jusqu'à ce que je lui consacre un court article dans *Nytt om runer* 4 (1989). Ce second fragment, gravé dans un grès relativement tendre, avait beaucoup souffert des intempéries et était très difficile à déchiffrer ; le mot principal semble y être le verbe nordique *höggva*, auquel est apparenté le verbe anglais *to hew* (tailler, couper), qui était un des verbes utilisés pour désigner l'action de tailler les runes. Quoi qu'il en soit, le fragment peut se lire ainsi :

i r : h g g u : r

(ou peut-être *i*; le second *:* est incertain).

Durant l'été 1990, je devais examiner trois symboles quasiment identiques et également placés ensemble à la fin d'une séquence : il s'agissait cette fois de l'inscription de la pierre de Bourne. J'avais été voir la pierre avant tout par curiosité, tout ru-

nologue sérieux sachant bien qu'on n'a jamais trouvé d'inscription runique authentique dans le Nouveau Monde. La pierre de Bourne serait certainement une de plus à écarter, me disais-je. En effet, les pierres runiques du continent nord-américain sont devenues depuis quelques années un véritable monstre du Loch Ness pour les runologues, qui ont eu tendance à rejeter toutes celles trouvées (il y en a près de cinquante) comme étant des faux fabriqués à des fins de canular, ou comme ne ressortissant pas à l'écriture runique (gravures indiennes, tracés naturels dus aux intempéries, etc.). Leur point de vue est le plus souvent acceptable, mais dans le cas de la pierre de Bourne j'ai quelques raisons d'être sceptique.

Avec l'aide de la conservatrice du musée et celle de plusieurs collègues, il m'a été possible de trouver quatre références à la pierre de Bourne. La première date de 1948 ; elle est due au professeur Olaf Strandwold. Dans son livre *Norse Inscriptions on American Stones*, il affirme que les symboles peuvent être interprétés comme des runes signifiant globalement : «Jésus pourvoit largement pour nous ici et au ciel» (p. 25). De cette interprétation on peut dire simplement, et pour être charitable, qu'elle ne se base que très partiellement sur ce qui est vraiment gravé sur la pierre. (Le livre de Strandwold contient une photo de l'inscription telle qu'elle avait été noircie à l'époque ; depuis elle a été partiellement rendue à son aspect original, quoique, selon moi, pas de manière tout à fait correcte.)

En 1954, Johannes Brøndsted publiait un article intitulé : «Norsemen in North America before Columbus[2]», dans lequel il rapportait qu'en 1949 il avait montré au runologue danois Erik Moltke des photographies et des dessins de certaines inscriptions nord-américaines, ou de phénomènes y ressemblant ; parmi eux, la pierre de Bourne. Selon Moltke l'inscription de Bourne n'était pas d'origine runique. Il faut signaler toutefois que la photo ou le dessin qu'a vu Moltke montrait sans doute l'inscription noircie telle que l'avait vue Strandwold ; dès lors le jugement de Moltke s'explique aisément.

En 1976, le professeur de Harvard Barry Fell, qui n'est pas runologue, publiait un ouvrage intitulé *America B. C.*, dans lequel il prétendait, au contraire, que l'inscription était en caractères ibériques (non pas runiques, mais puniques, selon les termes

2. *Smithsonian Report*, 1953, p. 367-405.

d'un journaliste local), et pouvait être interprétée comme suit : «Proclamation d'annexion. Ne pas détruire. Par cet acte Hanno prend possession» (p. 95 et 160-61): la photo de la pierre présentée en page 95 est hélas à l'envers... A l'en croire, le mot «proclamation» est représenté par les quatre grands symboles, le reste par les plus petits ; l'inscription se lirait de droite à gauche. A cela, bien que je ne sois pas un expert de l'écriture ibérique, trois objections : premièrement, cette interprétation, bien que basée sur une lecture plus exacte que celle de Strandwold, ne reflète pas intégralement ce qui est réellement gravé sur la pierre. Deuxièmement, les caractères de la pierre de Bourne ne sont que partiellement comparables à ceux des tables ibériques. Enfin, il est difficile d'imaginer un graveur commençant la ligne qu'il écrit à un quart de la distance disponible à partir de la droite pour la terminer tout au bord, à gauche.

Pour les runologues sérieux, c'est sans doute le commentaire fait en 1961 par Hertha Marquardt qui a de grandes chances de l'emporter sur ceux de Strandwold et de Fell. Mme Marquardt consacre un appendice aux prétendues inscriptions runiques d'Amérique du Nord dans sa bibliographie *Die Runeninschriften der Britischen Inseln*, et elle note que la pierre porte «Mehrere Zeichen, nicht Runen» (p. 136). Mais ceci non plus ne saurait suffire. Je pense montrer que plusieurs, et même la majorité de ces symboles pourraient être des runes. Le problème est de le prouver et de déterminer leur ancienneté. Pour résoudre ce problème il faut examiner de près la pierre et s'assurer autant que faire se peut de ce qui est réellement gravé dessus.

C'est pour ce faire qu'en juillet 1991 je retournai à Bourne. Le déchiffrage s'avéra difficile. D'abord, j'ai moi-même cherché à «lire» l'inscription visuellement et au toucher. Puis, j'ai eu recours à l'aide d'une amie aveugle de la conservatrice du musée pour tenter de déterminer lesquelles des entailles actuellement noircies étaient vraiment le résultat de l'action de l'homme. J'ai pu ainsi me convaincre que le présent aspect de la pierre, quoique généralement correct, induit en erreur sur certains points. Ainsi, parmi les quatre grands symboles, le second à partir de la gauche qui ressemble un peu à un *D* majuscule, et qui est interprété comme un signe circulaire par Fell, n'a pas de composante verticale perceptible. Quant aux autres, le premier symbole de la séquence de sept, à gauche, est très incertain ; les autres semblent correspondre plus ou moins à leur aspect, sauf que la branche de gauche du troisième symbole (celui en forme

de *V*) est de la même longueur que la branche de droite. De même, les branches du sixième symbole (en forme de *H*) sont de longueur égale. (En noircissant les caractères, on a prolongé à mauvais escient la branche de droite.)

Cependant, les différences dans la séquence de droite sont plus importantes qu'il n'y paraît. Le premier symbole semble être tel qu'il apparaît, en dépit de quelques hésitations que l'on pourrait avoir à propos de la légère ligne horizontale sur sa gauche. En revanche, je n'ai pu trouver aucune trace des branches du haut du symbole voisin, pas plus que de trait semi-circulaire sur le suivant. Selon moi, pour une lecture correcte il ne faut pas prendre en compte les deux marques susmentionnées. De plus, je pense que la question demeure de savoir si les trois marques verticales de la fin de la séquence ne sont en réalité que deux, les deux premières étant reliées entre elles par une nervure de la roche pour former un symbole unique, comme le montrent clairement toutes les photos du bloc.

Ceci m'amène à un second problème qui est celui de la variation importante de la profondeur de la taille telle qu'on peut l'observer aujourd'hui. Par exemple, tandis que le cinquième symbole (le *N* renversé) est tout à fait franc et ne peut être que d'origine humaine, la seconde branche verticale du *H*, sur la droite de la séquence, a virtuellement disparu. La question des traits horizontaux est plus épineuse encore. Dans certains cas le graveur semble avoir approfondi les nervures naturelles (comme dans le cas du *H* de droite), mais dans d'autres il est fort difficile de déterminer s'il y a eu ou non, intervention humaine. Il est par conséquent probable que pour cette pierre il y aura autant de lectures que de lecteurs !

Néanmoins, mon investigation sur la pierre aura révélé au moins un aspect important : au sommet de la plupart des symboles qui constituent la séquence principale (celle du bas), il y a de petits trous peu profonds d'environ 2-3 mm de diamètre. Il semble que le graveur, qui avait affaire à une roche très dure, commençait par frapper la pierre pour y faire un trou — il s'aidait pour ce faire des nervures horizontales —, dont il se servait ensuite pour tailler dans la pierre vers le bas, soit tout droit, soit en formant un angle. Dans certains cas des trous semblables peuvent être détectés également au bas du trait. Tous les symboles de la séquence, à l'exception peut-être des deux derniers traits verticaux à droite, ont au moins une cavité ronde de ce type. De cela il semble naturel de conclure que la séquence du bas est le

fait d'une personne qui n'est pas la même que celle qui a gravé les quatre grands symboles, où cette caractéristique n'apparaît pas. Cette pratique pourrait également jeter quelque lumière sur l'origine de l'inscription puisque la pierre runique dite de «Pippin Castle[3]» comporte des cavités similaires, bien qu'au bas du trait seulement.

Examinons séparément les caractères pour voir ce que l'on peut déduire de cette lecture amendée de l'inscription. Je ne traiterai que de la séquence principale. Je n'ai rien à ajouter à propos des quatre grands symboles dont un seul pourrait éventuellement être runique. Par ailleurs, je n'ai pas trouvé d'autres marques humaines sur le bloc. (Il convient de dire que son poids m'a interdit d'examiner le côté étroit sur lequel il repose.)

Comme je le disais plus haut, l'état de dégradation du premier symbole rend très difficile toute conjecture quant à sa forme première : j'y reviendrai.

Les trois symboles suivants semblent former un ensemble : les huit entailles pratiquées vers le bas ont leur origine dans cinq petits trous circulaires situés sur une nervure naturelle de la pierre et il y a des cavités semblables au bas des entailles, sauf peut-être pour les deux dernières, où, de toute façon, le trait devient moins profond. A cela il faut ajouter qu'il y a une nervure horizontale naturelle de couleur légèrement différente entre les deux premières entailles, qui, si on veut la prendre en compte, rend le premier symbole tout à fait pareil à un *A* majuscule latin. Dès lors, la lecture la plus plausible donne les lettres latines *A V M*. En tout état de cause, il paraît fort improbable qu'il s'agisse de runes.

Les trois symboles restants de la séquence d'en bas à gauche, semblent également aller ensemble. Les deux premiers présentent, eux aussi, des entailles qui ont leur origine dans de petits trous circulaires placés sur une nervure naturelle ; c'est moins clair, mais cela semble être le cas pour le troisième aussi. Comme je le signalais précédemment, le premier symbole est le plus profond et il ne saurait y avoir de doute quant à son identification. Le suivant est pratiquement un *H* majuscule latin : la barre horizontale suit la nervure de la roche, et celle-ci a été

---

3. Aujourd'hui au Harrogate Museum dans le Yorkshire, voir R. W. V. ELLIOTT, *Runes*, Manchester University Press, 1989 (2e éd.), p. 107.

légèrement approfondie. Le troisième est plus incertain car la partie de droite de l'incision circulaire du haut est très faiblement marquée. Il semble pourtant y avoir un trou circulaire au sommet, à gauche, où l'incision qui descend vers le bas, à droite, semble prendre son origine. Si ceci est correct, il pourrait alors s'agir de la rune 23 dans l'alphabet runique germanique, le *futhark*. Les autres seraient alors respectivement les runes 16 et 9 et l'ensemble se lirait *s h o*[4].

Comme à cet endroit la surface du rocher devient vraiment irrégulière, le graveur semble être remonté et avoir taillé le symbole suivant un peu plus grand. S'il s'agit d'une rune, elle peut être interprétée de trois façons : comme la rune 15 du *futhark* germanique, signifiant alors *z* ou *R* (possible seulement en position finale dans un mot); comme la rune 14 de la série dite «danoise» et voulant dire *m*; ou enfin, si la barre de gauche ne devait être due qu'à une nervure de la roche, comme la rune 6 de la série danoise voulant dire *k*.

A l'exception de ce dernier symbole, tous les autres formant l'inscription telle que je la lis appartiendraient à une seule et même séquence. Les quatre premières entailles verticales ont leur origine dans trois cavités circulaires situées sur une même nervure naturelle ; la troisième et la quatrième entailles ne semblent pas se rejoindre. Donc, je lis le premier symbole de cette séquence comme ayant la forme d'un *N* majuscule latin incliné[5]. S'il s'agit d'une rune, cela pourrait être une variante de la rune germanique 16 ou de la danoise 11, signifiant *s*.

On trouve ensuite un signe en forme de *H* latin. La première barre verticale est très nette ; elle part d'un trou circulaire et la taille est profonde, en particulier dans sa partie inférieure. A mi-chemin le graveur a profité d'une ligne de stratification naturelle qui remonte un peu par rapport à l'horizontale et, dans un premier temps, l'a approfondie considérablement. Par la suite, la taille devient plus faible jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la distinguer de la nervure de la roche. Il est donc difficile de dire

---

4. Je me réfère ici aux *futharks* présentés dans les illustrations 1 et 4 par R. I. PAGE, *Runes*, London: British Museum, 1987, p. 8 et 20.

5. Selon moi, il faut lire ce symbole sans tenir compte des branches du haut rajoutées à la peinture, et qui lui donne l'apparence erronée d'un *X*. Il ne faut pas tenir compte non plus du trait semi-circulaire au sommet du symbole en forme de *H*.

jusqu'où se prolonge la taille. Plus loin, en suivant cette nervure, on trouve un autre trou circulaire au milieu d'une autre barre verticale, perceptible quoique faible. Il s'agit, selon toute probabilité, d'un seul signe. Toutefois, on ne peut totalement exclure que le tailleur ait voulu utiliser la nervure qui se prolonge au-delà de la barre verticale. En ce cas nous n'aurions plus affaire à la simple rune germanique 9 signifiant *h*, mais à une combinaison entre un *h* germanique et un *a* danois (rune 10). Mais je considère ceci comme une hypothèse assez peu probable.

Comme indiqué plus haut, le seul problème restant est de savoir si la fin de la séquence comporte trois ou quatre symboles. Le premier, rendu avec exactitude par le noircissement, est précisément comme la rune danoise 6 voulant dire *k*; la dernière barre verticale pourrait être un *i* runique tel qu'on le trouve dans les deux *futharks* (respectivement 11 et 9). L'interprétation de ce qu'il y a entre les deux varie si l'on considère que le tailleur a, ou n'a pas, utilisé la nervure naturelle de la roche pour joindre les barres verticales. Si, comme je le pense, il l'a fait, alors il s'agit d'une rune unique *u* commune aux deux *futharks* comme la rune 2.

Pris individuellement, les symboles de la pierre de Bourne se rapprochent beaucoup des inscriptions scandinaves : la pierre d'Istaby, par exemple, présente des caractéristiques très proches[6]. Par ailleurs, presque tous les symboles de Bourne apparaissent parmi les plus anciens *futharks* nordiques présentés par Moltke (p. 172-73). Ceci répond partiellement à la critique de runologues qui estiment que la pierre de Bourne ne présente pas l'aspect d'une inscription runique.

Il y a encore une autre raison pour remettre en cause une telle critique : la similarité entre les symboles de Bourne et ceux trouvés sur des bracteates (médaillons) scandinaves. Dans la série *Die Goldbrakteaten der Völkerwanderungszeit* dirigée par Karl Hauck (Munich 1985-), qui contient 565 photographies de différents bracteates dont certains remontent à la période nordique primitive, on retrouve pratiquement tous les symboles de la séquence principale de Bourne, y compris ceux qui semblent être en écriture latine. Il y a une ressemblance particulièrement frappante avec deux bracteates de Maglemose (vol. 2.2, n° 299 et

---

6. Erik MOLTKE, *Runes and their Origins,* Copenhagen: The National Museum of Denmark, 1985, p. 145.

300): les symboles *h o m/R* de Bourne sont représentés sur le n° 300 dans le même ordre et avec les mêmes formes, avec en plus un espace et un point entre le *o* et le *m/R*. Ces deux bracteates furent découverts en 1852 ; le n° 300 peut être comparé avec le n° 58. De ceci il résulte que, indépendamment de l'époque à laquelle l'inscription de Bourne a été taillée, le graveur a utilisé une écriture runique de la première époque scandinave, qui ne saurait être datée au-delà de l'an 800 de notre ère.

Si ma lecture provisoire de l'inscription principale est correcte, alors nous sommes en présence d'un mélange probable d'écritures latine et runique qui se lirait :

? A V M s h o m(?R) s h(a) k u i

Peut-on donner un sens à tout cela ?

En premier lieu il faut noter qu'une combinaison de caractères latins et de runes n'est pas du tout exclue. On en trouve plusieurs exemples dans les inscriptions runiques en Europe. Cependant l'exemple le plus proche est américain. Il s'agit, hélas, de la célèbre pierre de Kensington — hélas, car s'il est une chose sur laquelle les runologues contemporains sont d'accord, c'est pour dire que la pierre de Kensington est un faux de la fin du XIXe siècle ! Dans le texte de Kensington on trouve l'expression *AVM fraelse af illu,* qui signifie sans doute : «AVM libère du mal» — les trois mots nordiques sont comparables à l'expression du «Notre Père» telle qu'on la trouve dans les textes médiévaux. *A V M* signifierait dans les deux cas «Ave Maria», ou plus probablement, «Ave Virgo Maria».

Si ceci est correct, il s'ensuit qu'en dépit de la corrélation établie plus haut entre les symboles de la pierre de Bourne et les *futharks* scandinaves primitifs, on se doit d'éliminer la possibilité qu'il s'agisse d'une inscription de la première période viking : si l'inscription est authentique, elle doit être datée bien au-delà de l'an 800, c'est-à-dire après la diffusion du christianisme en pays scandinaves. Ceci voudrait dire toutefois que le graveur, de quelque époque que date son travail, connaissait le système susmentionné des *futharks* plutôt qu'un autre système d'écriture. Il faut dire aussi que la pierre de Bourne n'a que peu de chances d'être basée sur celle de Kensington, découverte — ou fabriquée — durant les dernières années du XIXe, puisque l'inscription de Bourne semble avoir existé — du moins en partie — vers 1860 déjà.

Cette interprétation probable des lettres *A V M* suggère ce que peut être le premier symbole. Dans les inscriptions nordiques dont l'origine ne fait pas de doute, les mots sont séparés ou par des signes en forme de +, ou par un double point (:) (comme dans le cas du fragment des Shetlands et de la pierre de Kensington), ou encore par un point en position centrale. Cette dernière possibilité est très improbable dans le cas de la pierre de Bourne car la seule cavité circulaire dont on peut être raisonnablement sûr se trouve au sommet du signe ; les deux autres possibilités restent, elles, possibles. Je considère dès lors que l'inscription commence par «Ave Virgo Maria», le premier symbole étant une croix ou deux points marquant le début de l'inscription.

Ce qui suit reste encore à déterminer. En effet, bien que les signes puissent tous être interprétés individuellement comme des runes, ils ne semblent pas avoir un sens collectif. Ceci n'est pas, à priori, une objection absolue puisque beaucoup d'inscriptions runiques européennes ainsi que la vaste majorité des inscriptions sur les bracteates semblent ne pas avoir de sens, ou, à tout le moins, ont un sens qui doit encore être découvert. Il y en a beaucoup aussi qui demandent à être décodées : nous savons, par exemple, qu'un mot qui se lit ORKLASKI dans telle inscription, a en fait pour sens le nom propre THORBIORN, simplement en substituant la lettre précédente du *futhark* à celle qui apparaît dans l'inscription. Dans les poèmes anglo-saxons de Cynewulf, l'auteur perpétue son nom en utilisant les lettres runiques qui le composent dans le sens de leurs noms. Ainsi, la dernière lettre, «*f*», porte le nom *feoh*; le poète utilise la lettre dans le texte mais avec le sens qu'a le nom de la lettre, c'est-à-dire «propriété».

En tout état de cause, je n'ai pas pu arriver jusqu'à présent à déterminer le sens de *s h o* ni des deux runes suivantes en partant de l'hypothèse qu'il s'agissait d'une espèce de code secret. En soi c'est un résultat décevant. Sans doute serait-il plus commode d'écarter l'inscription comme étant un faux disant quelque chose comme : «Leif Ericsson s'est trouvé là en l'an 1001» — ce qui est en substance ce qu'est censé dire une des inscriptions nord-américaines écartées par les spécialistes ! D'un autre côté, la dernière partie de l'inscription, de par sa similitude avec l'inscription des Shetlands, semble suggérer qu'un des sens possibles pourrait être une partie du verbe *höggva* (couper, tailler). Si ceci est exact, alors ce qui précède pourrait, pour tout ou partie, désigner le nom du tailleur ; dans ce cas celui-ci aurait dissimulé son nom avec des raffinements de ruse. Quoi qu'il en soit,

ce qu'un homme peut cacher, un autre peut le découvrir et je ne désespère pas de percer le mystère.

Pour conclure (provisoirement). Il semble hautement probable que l'inscription du bas de la pierre de Bourne se compose de symboles latins et runiques ; en dépit de leur différence, il est possible de les lire comme appartenant tous à une séquence unique, ce qui n'est, à ma connaissance, le cas dans aucun autre système d'écriture, pas même dans l'écriture ibérique. L'inscription pourrait alors dater du Moyen Age tardif mais d'avant 1492. Il pourrait aussi s'agir d'un faux moderne, mais dans ce cas il serait antérieur à 1860, c'est-à-dire antérieur à la pierre de Kensington et par conséquent pas influencé par la contreverse soulevée par celle-ci au cours de ces cent dernières années. Il y a pourtant toute une série de facteurs qui semblent indiquer qu'il pourrait s'agir d'une inscription nordique médiévale :

1. La ressemblance entre les symboles de Bourne et ceux du fragment des Shetlands qui n'avait pratiquement aucune chance d'être connu du tailleur de la pierre de Bourne.

2. La ressemblance de ces symboles avec ceux retrouvés sur d'anciennes pierres ainsi que sur des bracteates scandinaves.

3. La méthode de taille qui semble être, à en juger par la pierre de Harrogate, similaire à celle utilisée par les maîtres-graveurs médiévaux : la pierre de Kensington, au contraire, a été taillée au ciseau (voir Brøndsted 391).

4. L'état de conservation très irrégulier de l'inscription (certaines entailles sont très profondes tandis que d'autres sont très légères), qui semble accréditer l'histoire de la pierre utilisée comme pas de porte — si l'inscription était tournée vers le sol, alors elle aura particulièrement souffert au contact de matériaux abrasifs.

5. Le fait que les symboles runiques utilisés sur la pierre de Bourne ne correspondent pas, par leurs formes, à ceux de la pierre de Kensington. Le jugement porté par les experts sur la pierre de Bourne ne devrait par conséquent pas être influencé par la controverse autour de la pierre de Kensington, ce en dépit de l'apparente similitude due aux lettres *A V M*.

6. Le fait que la pierre est, et a sans doute toujours été, là où l'on peut raisonnablement s'attendre à trouver un campement nordique, si tant est que les hommes du Nord aient poussé leur exploration aussi bas vers le sud. En effet, avant la construction du Canal du Cap Cod vers le début du XXe siècle, il y avait sur l'isthme de Bourne-Sagamore, qui a une longueur d'une dou-

zaine de kilomètres, deux courtes rivières ; l'étendue de terre qui les sépare était facile à franchir pour qui voyageait vers le sud et voulait s'éviter le long détour qui s'impose à qui veut doubler le cap[7]. Plus important encore peut-être le fait qu'à l'ouest de l'actuel canal, près de Wareham, il y a d'importants gisements de fer. On se souviendra que sur le site de l'Anse aux Meadows, en Terre-Neuve, il y a des tourbières riches en fer que les Vikings ont certainement exploitées, comme l'ont montré les fouilles d'Ingstad.

De toute façon toutes ces indications renvoient, au mieux, à des probabilités : l'étape suivante sera donc d'essayer de dater l'inscription par une méthode scientifique. Cependant, mon espoir principal au moment où je m'apprête à publier ces notes est de convaincre la communauté scientifique qui travaille sur les runes de ne plus écarter d'un revers de main la possibilité qu'il existe à Bourne, ou ailleurs en Amérique du Nord, une authentique inscription runique et médiévale.

Ian J. KIRBY

Traduction de l'anglais par Boris Vejdovsky.

---

7. Il est intéressant de noter qu'en 1676 déjà, le juge Samuel Sewall évoque dans son journal la possibilité de creuser un canal à cet endroit: «After this Mr. Smith rode with me and shewed me the place which some had thought to cut, for to make a passage from the South sea to the North: said 'twas about a mile and a half between the utmost flowing of the two seas in Herring River and Scusset, the land very low and level, Herring River exceeding pleasant by reason that it runs pretty broad, shallow, of an equal depth, and upon white sand.» *The Diary of Samuel Sewall,* vol. I, p. 27.